

# Introduction

## L'espace yorùbá

Les différents groupes yorùbá occupent majoritairement le sud-ouest du Nigeria où ils représentent environ trente millions de la population de ce pays<sup>1</sup>, les régions de Kétu et de Sabé situées à l'est de la République du Bénin, celle de Dassa à l'ouest et, au Togo, la région d'Atakpamé. On trouve aussi dans toute l'Afrique de l'Ouest d'importantes communautés yorùbá correspondant à une émigration relativement ancienne.

Mais l'influence de la culture des Yorùbá s'étend bien au-delà de cet espace. En effet, le système de croyances et le panthéon riche de ses quatre cent une divinités<sup>2</sup>, transmis par ceux qui allaient devenir esclaves dans le Nouveau Monde, connaît actuellement une extension considérable.

Si l'origine yorùbá de cultes tels que le candomblé au Brésil ou la santería à Cuba est bien connue, peut-être sait-on moins que leur influence s'est diffusée en d'autres contrées : au Venezuela, dans les Caraïbes, en Amérique du Nord et ailleurs encore.

## Les Yorùbá

Les différentes communautés occupant l'espace dit yorùbá, divisées en groupes et sous-groupes, étaient organisées en royaumes indépendants ou semi-indépendants, ou en cités-États, et il n'existait pas de terme générique pour les désigner. Même si on parle aujourd'hui de la langue yorùbá et des Yorùbá, le terme, relativement récent, a été intro-

---

1. L'appartenance ethnique n'est pas mentionnée dans les recensements du Nigeria (le dernier date de 2006). Selon les chiffres publiés en 2011, le pays compterait 165,5 millions d'habitants.

2. Nombre symbolique indiquant un très grand nombre.

duit par les Hausa, probablement vers le début du XIX<sup>e</sup> siècle, en référence aux seuls Yorùbá<sup>3</sup> d'Òyó dont ils étaient les voisins directs. De fait, un terme généralement unique désignait à la fois le royaume, souvent sa capitale, les groupes eux-mêmes et la langue qu'ils parlaient. Ainsi, un Òyó reconnaissait Òyó comme capitale du royaume d'Òyó où l'on parlait òyó, de même pour un Ifẹ, un Oòdó ou un Ìjẹbu, etc. Il n'y avait donc pas réellement de sentiment d'appartenance à une entité commune yorùbá. Au Bénin, les Yorùbá sont souvent désignés par le terme 'Nago' dont l'origine reste obscure, et qui a été adopté en Côte d'Ivoire où réside une importante communauté yorùbá.

Néanmoins, la conscience d'une certaine identité culturelle partagée (mythes fondateurs, systèmes de croyances, organisation socio-politique) et d'une parenté linguistique, va permettre de faire émerger, notamment durant la période coloniale et lors des luttes pour l'indépendance, un sentiment d'appartenance à un même ensemble. Les identités sont donc multiples : ainsi au niveau local, un Yorùbá revendiquera son appartenance à son sous-groupe d'origine (*Èkiti, Ifẹ, Ìjẹbú*, etc.), voire à sa ville d'origine, *ilú* et, s'il communique avec un 'pays', à sa concession de naissance, *agboolé*, attachement qui demeure très fort encore, même s'il s'en est éloigné depuis longtemps. Ce même Yorùbá se reconnaîtra comme *omọ yorùbá* « enfant/fils yorùbá » (vocabulaire marquant clairement la filiation) face à d'autres groupes linguistiques du Nigeria, ou Nigerian face aux peuples d'États différents, ou lors d'un match de football par exemple.

## Les premières études sur le yorùbá<sup>4</sup>

Il n'existait donc pas de langue yorùbá identifiée comme telle, mais un *continuum* dialectal relativement différencié, le degré d'intercompréhension entre les différents parlers 'yorùbá' variant considérablement d'une zone à l'autre. Pour des raisons extra-linguistiques, un yorùbá standard qui deviendra la langue commune a commencé à se développer vers la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

Pour en comprendre la formation, un bref historique des premiers travaux sur le yorùbá s'impose.

---

3. Du hausa, *Yarbawa /Yarabawa* (pl.).

4. Pour plus de détails, se reporter à l'ouvrage de P. E. H. Hair *The Early Study of Nigerian Languages*, 1967/1969.

Les études sur la langue ‘yorùbá’ commencèrent à Freetown (Sierra Leone) avec l’arrivée de missionnaires européens appartenant à la *Church Missionary Society*, C.M.S.

En 1787, une colonie y fut fondée par un groupe d’abolitionnistes anglais et, dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle, des missionnaires de la C.M.S. la rejoignirent. L’un de leurs objectifs était la traduction de la Bible dans les langues ‘locales’, aussi furent-ils certainement parmi les plus actifs pour l’étude des langues parlées par les différentes communautés de cette ‘colonie’. Ils commencèrent à relever des glossaires en travaillant avec d’anciens esclaves, notamment les Aku<sup>5</sup>, esclaves affranchis revenus du Brésil vers leur terre d’origine.

Au Royaume-Uni, la traite transatlantique des esclaves fut officiellement interdite en 1807, pourtant les traversées de navires négriers continuaient. Cependant, certains échappèrent à l’esclavage grâce à la marine britannique qui contrôlait, puis arraisonnait les bateaux en partance pour le Nouveau Monde. Ils furent regroupés à Freetown. C’est ainsi que Samuel Crowther Ajayi, originaire du village d’Oşogun (État d’Òyó), eut la chance d’échapper à ce voyage maudit et arriva à Freetown en 1821 (ou 1822) à l’âge de douze ans environ. Devenu adulte, il participe activement aux enquêtes menées, par les missionnaires, sur un certain nombre de langues représentées dans la communauté.

Entre 1819, date de la première liste de mots publiés en yorùbá<sup>6</sup> par un diplomate anglais (Bowdich) et 1842, lorsque le quartier général des missions anglicanes pour le Nigeria fut transféré de Badagry à Abéòkúta (1846), les études sur la langue se firent donc d’abord à Freetown. Dans un second temps, ce fut avec des informateurs du pays ègbá.

Samuel Crowther Ajayi, le plus célèbre de ces missionnaires pour ses travaux sur différentes langues, devint le véritable pionnier des études yorùbá mais, compte tenu du contexte géographique, elles furent plus fondées sur le parler ègbá<sup>7</sup> que sur celui d’Òyó, ce que reflètera la traduction de la Bible.

En 1828, Hannah Kilham, quakeresse et éducatrice, publia le premier vocabulaire d’importance accompagné de notes gramma-

5. C’est ainsi qu’étaient désignés les Yorùbá revenant du Brésil. Selon une étymologie populaire, le terme serait lié à un type de salutations communes commençant par ‘*ẹ kú...*’.

6. Il s’agit d’une liste de numéraux.

7. Dans le parler ègbá, par exemple, le phonème /n/ suivi de la voyelle /i/ est réalisé [ɲ] contrairement au standard : *lí (ègbá) > ní* (standard) ; la plus ancienne traduction de la Bible en yorùbá daterait de 1848.

ticales ; elle fonda aussi une école pour filles en prônant, selon un principe révolutionnaire à l'époque, que les langues africaines fussent utilisées comme médium d'enseignement : l'aku et une langue mandé furent choisies à cet effet.

John Raban, envoyé par la C.M.S. et arrivé à Freetown en 1825, décida de mener une étude intensive sur le yorùbá. Entre 1830 et 1832, il publia ses premiers travaux : vocabulaires, notes grammaticales et phrases constituèrent la première monographie sur une langue du Nigeria. Entre 1842 et 1844, deux autres missionnaires, H. Townsend et C. A. Gollmer firent également un travail important sur cette langue. Outre un vocabulaire, quelques textes et des proverbes, ils publièrent la traduction de certaines prières et celle de l'Évangile selon Saint Matthieu.

Samuel Crowther Àjàyí fit un travail considérable sur sa langue. En 1843, il publie un premier précis de grammaire basé sur le modèle des langues latines et européennes et entreprend la traduction du Nouveau Testament et de l'*Anglican Book of Common Prayers*. À partir de 1848, il publie des fragments du Nouveau Testament. En 1849, il publie le premier abécédaire yorùbá et en 1852, une nouvelle édition révisée de sa grammaire. En 1865, il révisé l'édition complète du Nouveau Testament publiée par Schön et Gollmer. La traduction de l'Ancien Testament s'étalera sur une vingtaine d'années (1867/89). La production incessante et la qualité des traductions de S. Crowther le firent considérer comme le père de la littérature écrite.

C'est avec la publication, en 1952, du livre d'Ida Ward, *An Introduction to the Yoruba Language*, que l'on peut dater les premières études 'modernes' sur le yorùbá : pour la première fois, il n'est pas fait appel aux catégories des langues européennes pour en décrire le fonctionnement ; une large part est consacrée à l'étude des sons de la langue ainsi qu'à l'analyse systématique des tons et de leur fonction. En 1958 paraît le dictionnaire de R. C. Abraham, *Dictionary of Modern Yoruba*, précédé d'une esquisse grammaticale et d'une étude très fine des tons et de leur modification. Le seul regret qu'on puisse formuler serait l'absence d'un index anglais-yorùbá.

Depuis, les recherches faites notamment par des linguistes yorùbá<sup>8</sup> n'ont fait que s'intensifier : notons la première thèse sur la grammaire yorùbá basée sur le modèle transformationnel de Halliday par Ayo Bamgboṣe, et publiée en 1966, puis celle de Olalede Awobuluyi sur la syntaxe du verbe, publiée en 1967.

---

8. Se reporter à la bibliographie en fin de volume.

## L'orthographe du yorùbá<sup>9</sup>

Dès le début des études yorùbá, les problèmes liés au passage à l'écrit d'une langue sans écriture se posèrent avec acuité. H. Kilham avait défini quelques principes de base : ne pas utiliser différentes 'lettres' pour un même son et inversement. Mais les difficultés augmentaient au fur et à mesure que s'approfondissait la connaissance de la langue. Se posait notamment la question de l'utilisation de signes diacritiques et de doubles consonnes pour les sons inconnus dans les langues européennes, celle des tons, même si leur fonction n'était pas encore vraiment identifiée, celle des consonnes et des voyelles nasales ou nasalisées.

Certaines conventions adoptées au cours de différentes réunions d'experts ne sont pas toujours appliquées. Ainsi, les auteurs ne notent pas tous les tons, on peut parfois repérer une confusion entre /h/ et /y/ dans la graphies de certains termes, *ehín* ~ *eyín* « dent », ou de verbes dits séparables comme *bàjé* ou *bà jé* (?), « abîmer, être abîmé », etc.

On peut également regretter que la graphie du remarquable dictionnaire d'Abraham<sup>10</sup> – à ce jour inégalé – n'ait pas été modernisée malgré ses multiples rééditions, ce qui n'en facilite pas la consultation.

En 1875, se tint à Lagos la première conférence des missionnaires pour essayer de résoudre les différences existant dans leur pratique du yorùbá. Pour la grammaire, il fut alors recommandé de se baser sur le parler d'Òyó.

Une réflexion fut menée sur les questions d'orthographe et les nombreux problèmes soulevés par ce passage à l'écrit d'une langue uniquement orale.

Les principales difficultés furent liées à la notation des voyelles et/ou des consonnes dont le timbre est modifié par l'environnement, à celle des tons et des phénomènes d'assimilation, de contraction ou d'élision vocalique et à celle de la division des 'mots'.

L'histoire du yorùbá standard est un peu celle du long processus de la standardisation de l'orthographe qui s'étendit sur près d'un siècle et demi.

En simplifiant, on peut dire que l'orthographe sur laquelle les missionnaires s'accordèrent reflète essentiellement la phonétique du parler d'Abẹ̀òkúta (ẹ̀gbá), alors que la syntaxe reflète plutôt celle des parlers d'Òyó et d'Ìbàdàn (proche de celui d'Òyó).

---

9. Pour une étude détaillée sur cette question cf. A. Bamgboṣe, 1965.

10. Cf. Armstrong, la bibliographie.

Plus tard, la standardisation par les linguistes s'est faite dans le sens du parler òyó. Pour l'usage littéraire, les normes ont été fixées par les licenciés du St Andrew College de la ville d'Òyó (le plus ancien – et pour longtemps – le seul collège de formation des professeurs). On a souvent estimé que le standard était l'équivalent du parler òyó. Cela n'est pas tout à fait vrai dans la mesure où les phonèmes sont plutôt ceux du parler ègbá (exemple l'opposition /s/ – /ʃ/ existe dans le parler ègbá, mais non dans celui d'Òyó, de même la voyelle nasale /ɛn/<sup>11</sup> du parler òyó est réalisée /an/ en standard).

L'importance grandissante d'Òyó, puis d'Ìbàdàn<sup>12</sup>, ne fit que confirmer la place préminente du parler òyó dans le développement du standard : nombre de traits phonétiques appartiennent au parler ègbá, la morphosyntaxe est plus proche de ceux d'Òyó et d'Ìbàdàn. Toutes les études et recherches menées par la suite (langue et culture au sens très large), et ce, jusqu'à une époque récente, furent essentiellement liées à l'espace òyó<sup>13</sup>. De ce fait, il existe assez peu d'études dialectales sur les différents parlers 'yorùbá' et l'histoire de l'espace yorùbá est surtout traitée à partir d'un point focal, Òyó-Ìbàdàn.

Peut-on parler d'une influence du standard sur les autres dialectes ? Celle-ci se fait surtout sentir dans les centres urbains à cause de l'hétérogénéité des populations. Les gens éduqués apprennent la langue commune, l'utilisent entre eux et influencent ainsi les autres. Même dans les villes plus petites, en raison de la scolarisation (le yorùbá est enseigné à l'école), l'influence du standard s'étend : en l'étudiant, les élèves perdent peu à peu leur parler et influencent ainsi ceux qui les écoutent.

Ce yorùbá standard, diffusé grâce à la scolarisation et à son utilisation dans les médias, est aujourd'hui compris dans toute l'aire yorùbá, sinon parlé par tous.

Au Nigeria, les enfants sont, en principe, alphabétisés dans leur langue. Concernant l'espace yorùbá, c'est le yorùbá standard qui est théoriquement le médium d'enseignement dans le primaire, voire dans

11. Hapax en standard, sa seule occurrence se trouve dans le démonstratif *ìyẹn*.

12. À l'origine, Ìbàdàn était un camp militaire qui servit de ville refuge lors des guerres intra-yorùbá du XIX<sup>e</sup> siècle ; dès lors, elle connut une croissance considérable et devint la ville la plus peuplée d'Afrique de l'Ouest.

13. Cela peut s'expliquer historiquement : Òyó devient le quartier général des Britanniques dès 1906 puis capitale de la province, après avoir été choisie comme centre des missions à l'avant-garde de la conquête de l'intérieur de l'espace yorùbá – au détriment d'autres villes dont Ibadan – et ce jusque vers les années 1931/34 où le résident de la province s'installa.

le secondaire, et des études yorùbá sont proposées dans les principales universités du sud-ouest du pays.

C'est ce yorùbá standard que décrit cette grammaire. Il est enseigné à l'Institut national des langues et civilisations orientales (Inalco) à Paris. L'orthographe de tous les exemples qui sont donnés dans cet ouvrage est conforme aux normes actuellement en vigueur (cf. A. Bamgbose, 1965, réédité jusqu'en 1980), bien que, depuis la parution de son livret, certaines modifications aient été proposées, notamment celles mises en œuvre par un comité de spécialistes réuni sous les auspices du gouvernement fédéral du Nigeria en 1974.

À titre d'exemple, lorsque la voyelle finale d'un verbe est nasale, le pronom objet de 3<sup>e</sup> personne du singulier porte obligatoirement le trait de nasalité marqué par /n/ : *fún* « donner » > *fún un* « lui donner », ou encore le ton bas assimilé ne doit plus être marqué par un point, mais par un redoublement de la voyelle : *ló.ní* « aujourd'hui » > *lónìí*, etc.

## La langue yorùbá

Le yorùbá fut longtemps classé dans le groupe des langues Kwa de la famille Niger-Congo<sup>14</sup>. Selon les dernières recherches, il fait maintenant partie des langues *défoïdes* de la famille Bénoué-Congo, elle-même incluse dans la macro-famille Niger-Congo.

Comme cela a été noté dans l'introduction, il n'y a pas une langue yorùbá (dire 'yorùbá' doit être entendu 'yorùbá standard'), mais un *continuum* dialectal qui peut être divisé en trois grandes zones<sup>15</sup>.

### 1. Le yorùbá du Nord-Ouest

Il correspond géographiquement à la partie du pays qui constitua, avec notamment les villes d'Òyó, d'Ìbàdàn, l'ancien empire d'Òyó et l'espace ègbádò-ègbá ;

Les parlars de ce groupe se caractérisent linguistiquement par :

- une négation marquée par un morphème spécifique *kò* ;
- des auxiliaires aspecto-temporels indépendants du verbe ;
- la fricative vélaire du proto-yorùbá /ɣ/ réalisée /w/.

### 2. Le yorùbá du Sud-Est

Il correspond à la partie de l'espace yorùbá qui fut longtemps

14. Cf. J. Greenberg *Languages of Africa*, Bloomington, Indiana University, 1996.

15. Cette classification ne concerne que l'espace yorùbá du Nigeria situé au sud-ouest du pays.

intégrée à l'empire du Bénin<sup>16</sup> avec les villes d'Òndó, d'Ìjèbu, d'Òwò, d'Ìkalè et d'Ìlaje.

Les parlers de ce groupe sont moins novateurs que ceux du Nord-Ouest. Ils se caractérisent notamment par les traits linguistiques suivants :

- la négation et les distinctions aspecto-temporelles se font par changements vocaliques des pronoms personnels et des tons ;
- l'initiale vocalique /u/ est possible ;
- les fricatives vélares /ɣ/ et /ɣʷ/ du proto-yorùbá sont maintenues.

### 3. Le yorùbá central

Il s'agit de la zone autour des villes d'Ifè, d'Iléjà et du pays Èkitì. Les parlers de ce groupe sont caractérisés par des séries de phénomènes transitoires :

- lexique proche des parlers du Nord-Ouest ;
- formes affirmatives et négatives exprimées par les pronoms personnels ;
- système d'harmonie vocalique caractérisé par l'opposition tendue/relâchée ;
- disparition de la fricative vélaire du proto-yorùbá.

Typologiquement, ces langues sont caractérisées par une structure syllabique ouverte, l'absence de suites consonantiques, des phénomènes d'harmonie vocalique, deux séries de voyelles (orales et nasales), un ordre canonique *SVO* ; toutes sont des langues à tons.

Le yorùbá est une langue de type isolant : les morphèmes constituant des unités indépendantes, ils ne sont donc pas amalgamés aux termes qu'ils marquent. Les 'mots' correspondent donc à des lexèmes ou à des morphèmes de structure syllabique *V* ou *CV*.

Outre les deux grandes catégories lexicales que représentent les noms et les verbes, le yorùbá possède une autre catégorie de lexèmes, les idéophones, et quatre sous-catégories de morphèmes : les fonctionnels, les conjonctions, les auxiliaires aspecto-temporels et les particules énonciatives. Il n'y a pas de catégorie adjectivale, les 'vrais' adjectifs, à savoir les termes n'assumant que la fonction épithète, sont en nombre très limité : *ènìyàn ílá* « une personne importante », *ènìyàn rere* « une personne gentille », *owó gidi* « du vrai argent » (pas de la fausse monnaie), *òrẹ́ gidi* « un ami véritable ».

Les catégories verbale et nominale, de par leur morphologie, sont assez facilement identifiables : un verbe n'a jamais d'initiale vocali-

---

16. Ne pas confondre avec l'actuelle République du Bénin.



que ; il est, sauf exception, monosyllabique (*dé* « arriver », *kí* « saluer », *kú* « mourir », *wà* « être, se trouver », etc.) ; le nom est le plus souvent dissyllabique et à initiale vocalique (*àlá* « rêve », *èrò* « idée, pensée », *ẹ̀bà* « pâte de manioc », *ilù* « tambour », *odó* « mortier », *okó* « houe », etc.).

La fonction des éléments d'un énoncé est marquée par leur position, ce qui implique un ordre relativement strict des constituants (sauf en cas de focalisation impliquant le déplacement, en tête d'énoncé, du ou des éléments focalisés) : *SVO*, *Bísí ra dòdò* « Bísí a acheté du plantain frit », ou déterminé déter-minant, *ilé(e<sup>17</sup>) Bísí* « la maison de Bísí », *ilé(e) wa* « notre maison », *ilé méjì* « deux maisons », etc.

Le yorùbá n'a ni genre grammatical ni déterminants obligatoires. Plus que singularité ou pluralité, c'est la nature de ce dont on parle qui est marquée.

Plus que le temps, c'est l'aspect<sup>18</sup> qu'indiquent les marqueurs verbaux placés entre le sujet et le verbe.

L'arabe, l'anglais et le français sont les principales langues auxquelles le yorùbá a emprunté, les emprunts à l'arabe ayant le plus souvent transité par le hausa. Mais quelle que soit la langue d'emprunt, les lexèmes sont nécessairement modifiés de façon à être conformes à la structure morpho-phonologique du yorùbá : ni suites consonantiques, ni syllabes fermées. Ainsi « table » devient *tábìlì* ou *tẹ̀bù*, « street » (rue) *títì*, « iron » (fer à repasser) *ááyọ̀nù*, etc. Si les emprunts à l'anglais et au français sont principalement liés à l'introduction d'objets ou de concepts nouveaux, les emprunts à l'arabe sont essentiellement liés au vocabulaire religieux *àlùwàlá* « ablutions », *kádàrá* « destinée », *lávàní* « turban », *sàkà* « aumône », etc. ; parce qu'ils sont plus anciens et donc intégrés dans la langue, ces derniers sont moins immédiatement identifiables.

## La grammaire du yorùbá

Cette grammaire est particulièrement destinée aux étudiants francophones désireux d'apprendre le yorùbá standard et de comprendre comment se structurent les mécanismes qui organisent cette langue.

---

17. Cet allongement vocalique marquant la relation de détermination n'est pas conservé dans la graphie standard.

18. Le procès est envisagé, non dans une chronologie (temps de l'énonciation mis en rapport avec ce dont on parle), mais dans la façon dont il se déroule.

Sachant que les étudiants n'ont pas nécessairement de formation linguistique, elle vise à être accessible aux non-linguistes tout en décrivant, aussi précisément que possible, toutes les structures de base de la langue.

Sachant aussi que la terminologie peut varier au gré des différentes écoles théoriques, j'ai évité, autant que faire se pouvait, l'emploi d'un vocabulaire trop spécialisé, en ayant recours à une terminologie plutôt 'traditionnelle'.

L'approche se veut progressive, du plus simple au plus complexe, c'est-à-dire en partant des lexèmes et de leurs constituants immédiats qui permettent de construire des phrases (généralement désignées par le vocable 'phrases simples'). Celles-ci correspondent de fait à des propositions indépendantes (syntagme nominal + syntagme verbal), pour décrire ensuite les phrases correspondant au minimum à deux propositions dépendantes (généralement appelées 'phrases complexes').

Quels critères retenir pour distinguer les propositions indépendantes ou phrases simples des propositions dépendantes ou phrases complexes ?

### 1. Les phrases simples

Elles correspondent à des propositions indépendantes, c'est-à-dire que chaque proposition constitue en elle-même une unité complète, à la fois sémantiquement et grammaticalement.

### 2. Les phrases complexes

Elles correspondent à des propositions dépendantes, la dépendance pouvant relever de la subordination ou de la coordination. Dans les deux cas, la construction d'une phrase sémantiquement et grammaticalement complète, est liée à trois types de dépendance entre au moins deux propositions pour la subordination et à un seul pour la coordination.

Dans le cas de la subordination, la dépendance entre les propositions peut être liée soit à un constituant nominal ou verbal, soit à l'ensemble d'une des propositions par rapport à une ou plusieurs autres (on parle alors de principale et de subordonnée introduite par une conjonction de subordination).

Dans le cas de la coordination, les propositions dépendantes sont dans un rapport d'équivalence syntaxique.

La grammaire comprend deux grandes parties, chacune divisée en chapitres. La première partie traite de la phonologie, la seconde de la syntaxe.

La première partie (Phonologie) est divisée en trois chapitres :

- Ch. I : les phonèmes (consonnes, voyelles).
- Ch. II : les tons.
- Ch. III : les lexèmes (structure canonique).

La deuxième partie (Syntaxe) est divisée en quatre chapitres :

- Ch. IV : les deux grandes catégories lexicales (noms et verbes).
- Ch. V : les différents constituants des phrases simples (syntagmes nominal et verbal) et leurs expansions qui permettent de construire une phrase indépendante dont le noyau (hors expansions) est constitué d'une séquence *SV(O)*.
- Ch. VI : les modifications d'une phrase simple (focalisation, interrogation directe/indirecte, discours rapporté, relation d'équivalence, diathèse).
- Ch. VII : les phrases complexes (subordination, coordination, juxtaposition).